

Mimi Parent L'envers du décor, éclairé d'un sourire

Jean-Luc Épivent

Volume 30, Number 119, June–Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Épivent, J.-L. (1985). Mimi Parent : l'envers du décor, éclairé d'un sourire. *Vie des arts*, 30(119), 52–53.

Mimi Parent

L'envers
du décor,
éclairé
d'un sourire

JEAN-LUC ÉPIVENT

Coup sur coup, de mars à mai, Mimi Parent vient de nous présenter deux fort belles expositions, regroupant chacune, en Allemagne et en France¹, de trente à quarante pièces qui nous instruisent de sa production des quinze dernières années. Pareille occasion de faire le point apparaît d'autant plus précieuse que, depuis 1947, l'artiste n'avait plus rien tenté de montrer ouvertement au public. C'est d'ailleurs là une attitude qu'elle partage avec Jean Benoît, sculpteur aussi rare que précieux, superbement voué au surréalisme, et qui, à la ville, se trouve être l'époux de Mimi Parent...

Originaire de Montréal, elle avait tout pour y être comblée et aurait pu se laisser porter par une vie facile et brillante, plus proche des mondanités que de la création. Fille d'un architecte lui-même peintre à ses heures, elle se voit très tôt en-

couragée à développer ses dons. Cependant, c'est la fréquentation de l'atelier de Pellan, dans les années quarante, qui lui apporte une révélation décisive.

Avec lui, le conformisme ambiant, pour la plus grande joie des élèves, est constamment soumis à de rudes attaques. Voilà un maître, enfin, admirablement armé pour agir à merveille sur de jeunes esprits: il est l'autorité, la liberté, le savoir, la passion,

le prestige, le tout avec une suprême aisance...

Ainsi, il est frappant de constater avec quelle rapidité, chez Mimi Parent, avec quelle netteté, ont été distribuées les cartes du jeu, dans la première partie de son existence. Mais il y a mieux encore. Dès 1947, une exposition organisée à Montréal – exposition longtemps unique en ce qui la concerne – l'aurole d'un éclatant succès. Ses trente-deux toiles se sont vendues en quelques jours. Elle a été encensée par la grande presse,

1. Mimi PARENT *Petite musique de nuit*, 1982. (Phot. Claude Rochewerg)



vantant, chez elle, l'éclatement de la forme, la frénésie de la couleur. Des personnages officiels n'ont pas hésité à se déplacer pour la rencontrer. Au lieu de céder à la complaisance, de se laisser enjôler, elle s'est tout de suite rétractée. Non pas par timidité; moins encore par coquetterie; mais parce que, dans le fond d'elle-même, elle avait l'intelligence de mesurer tout ce qu'avait d'excessif la louange dont on l'abreuvait. Insatisfaite de sa création, elle ne pouvait assurément pas se laisser abuser par des circonstances dont elle avait su apprécier toute la relativité.

Elle ressent impérieusement le besoin d'autre chose. Par son mariage avec Jean Benoît, qu'elle a connu à l'École des Beaux-Arts de Montréal, par son départ, dès le lendemain, pour la France, dont elle ne va plus s'éloigner, Mimi Parent choisit donc de tourner la page. Se détachant de Bonnard – qu'elle reflétait par sa tonalité, par son intensité, par sa fluidité –, elle transpose librement les leçons de Pellan avec qui elle partage un certain goût pour le théâtre et les effets fortement décoratifs, ainsi que pour les espaces organisés avec une subtile complexité. A vrai dire, la fantaisie de la jeune femme se déverse avec un élan que rien ne saurait endiguer, en dehors, peut-être, des exigences parfois excessives imposées à elle-même par la minutie la plus extrême...



2. *Diane*, 1977. 96 cm x 77.

Pendant dix ans, à peu près, Mimi Parent et Jean Benoît vont travailler aussi obstinément qu'obscurément, dans un relatif isolement. Est-ce incertitude de leur part ou pudeur? Également perfectionnistes, l'un et l'autre répugnent à se mettre en scène tant qu'ils ne sont pas pleinement eux-mêmes et n'adhèrent pas sans réserve à leur propre création. Et puis, un jour, la fille d'André Breton, Aube, découvre avec enthousiasme l'atelier de Jean Benoît. Elle y prend des photos et alerte son père, qui se manifeste aussitôt par l'envoi d'un pneumatique. Pour les destinataires, la joie est d'autant plus vive qu'une telle démarche, à leurs yeux, prend valeur de solennelle et souveraine justification. Ils s'associent donc de fort près à l'aventure surréaliste, dont ils contribuent très heureusement à l'illustration. Dans la vie courante, Mimi Parent apprécie pleinement la

personnalité d'André Breton qui, avant d'être un théoricien, avant d'être un artiste, lui apparaît d'abord comme un homme éminemment attentif et chaleureux, aussi proche de la nature et de ses infinies ressources que des richesses de l'esprit...

Cependant, sa véritable dimension, Mimi Parent la conquiert avec ses tableaux-objets, qui répondent au désir très ancien d'intégrer le volume à la couleur. Le premier d'entre eux, *J'habite au choc*², voit le jour en 1956. Il figure une vaste habitation dont portes et fenêtres, en s'ouvrant les unes après les autres, sont là pour exercer sur l'âme du spectateur la fascination de leur mystère. Son auteur y voit comme la transposition d'un vieux rêve de maison de poupée qui, enfin, aurait pu prendre corps, après s'être, bien entendu, métamorphosé sous l'action – d'ailleurs plus ou moins implicite, sinon tout à fait occultée – des mille et une expériences de la vie. Curieusement, le deuxième tableau-objet ne s'imposera qu'une vingtaine d'années plus tard. Entre-temps s'affirme le retour à la peinture de chevalet, aujourd'hui définitivement abandonnée, semble-t-il. Significatif, à cet égard, était le sens des deux récentes expositions européennes, où la principale place, et de fort loin, se trouvait attribuée aux seuls tableaux-objets.

A l'origine de toute création, un choc essentiel: la rencontre de deux éléments, stimulant, par leur imprévu et pour d'autres raisons encore, les facultés inventives de l'artiste. Ainsi *L'Après-midi du petit Freud* est-elle née de l'association de deux figurines: celles d'un garçonnet et d'un oiseau, découverts fortuitement. Bien entendu, la référence, aux célèbres pages consacrées par le père de la psychanalyse à la signification du vautour dans certains dessins de Léonard de Vinci est tout à fait transparente. Il serait toutefois erroné de vouloir y trouver autre chose qu'un sourire malicieux ou un clin d'œil. La démonstration n'est pas l'affaire de Mimi Parent; la provocation non plus.

Ne nous fions pas aux apparences: l'admirable fluidité qu'elle parvient à conférer à toute chose – grâce à son sens du mouvement aussi bien qu'à celui de la composition, à celui de la couleur –, l'artiste ne l'obtient qu'au prix d'un labeur acharné. Aimant à chercher des occasions chez le brocanteur ou aux puces, elle consacre un soin extrême, une fois en possession des objets qui l'inspirent, à la réalisation, à partir d'un léger bâti, du décor – au sens le plus théâtral du terme – où va s'inscrire la scène imaginée par elle. En fait, l'armature qu'elle dresse en vue d'imposer un effet de profondeur constitue, malgré ses dimensions réduites, un véritable travail d'architecture. Pour parvenir à ses fins, elle utilise surtout, au hasard de ses trouvailles, des matériaux à la mise en œuvre aisée: paille, cellulose, tissu, ... Tant d'efforts et de minutie expliquent pourquoi, dans le meilleur des cas, Mimi Parent, en proie à ses scrupules, arrive difficilement à mener à bien plus de quatre pièces par an.

Il est encore important de retenir que, dans sa démarche, Mimi Parent, malgré le recours à des objets préexistants – qu'elle n'hésite du reste pas à modifier, si le besoin s'en fait sentir, pour conférer plus d'homogénéité à la composition envisagée –, se rapproche assurément plus de l'art du happening que de celui du ready-made. Le principal, pour elle, est de jouer – avec la matière, avec nos misères, avec le mystère – et de se jouer, – d'elle-même autant que des autres. De savoir déjouer, surtout, les pièces que chacun est tenté de se tendre narcissiquement, avec tant de faux sérieux, tant d'effrayante vanité! Bref, le secret de Mimi Parent se ramène à cultiver la bonne humeur, mais à le faire avec esprit (les titres de ses tableaux le prouvent), à le faire gentiment aussi, avec indulgence, avec une certaine tendresse, pour mieux nous dévoiler l'envers du décor – sans l'écraser, sans le piétiner –, en le rachetant d'un sourire...

L'univers de Mimi Parent, si fragile et si fort, est fait de notre folie familière. La foi y côtoie le fantastique. La faim y annonce la ferveur. C'est la franchise alliée à la féerie. C'est enfin Fellini au féminin, avec la fantaisie, éclairée par la facétie, qui s'en vient étouffer les feux de la fureur...

1. Galerie François Petit, Paris, 10 mai-16 juin 1984.

2. Cette œuvre est reproduite dans l'article que José Pierre consacrait à Jean Benoît et Mimi Parent dans *Vie des Arts*, XX, 80, 22-27.